

Le modèle économique américain se fissure - la fin de l'hégémonie

Par Frank , 8 octobre 2026

Le modèle économique américain se fissure - la fin de l'hégémonie



Par Frank Dumon

L'ordre mondial qui a émergé après la fin de la Guerre froide commence visiblement à se fissurer. Les États-Unis disposent toujours d'une puissance militaire sans égale et restent l'un des principaux centres financiers et technologiques du monde. Mais les fondements économiques, industriels et politiques sur lesquels reposait l'hégémonie américaine sont beaucoup moins solides qu'il y a quelques décennies. Dans le même temps, la Chine est passée du statut d'atelier du monde à celui de grande puissance industrielle, technologique et financière. Malgré de lourdes sanctions occidentales, la Russie ne s'est pas laissé isoler. Les pays d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine et du Moyen-Orient recherchent de plus en plus ouvertement une plus grande autonomie stratégique.

Une question fondamentale se pose dès lors : l'Occident peut-il s'adapter à un monde dans lequel il ne va plus de soi qu'il fixe les règles ? C'est de cette question que s'entretient le politologue et professeur norvégien [Glenn Diesen avec Einar Tangen](#), senior fellow au Taihe Institute et commentateur spécialisé dans la Chine, la géopolitique et l'économie internationale. Leur conversation va bien au-delà des relations entre Washington et Pékin. Elle touche aux fondements du modèle économique américain, à la désindustrialisation de l'Occident, à la guerre en Ukraine, à l'avenir de l'Europe, à Donald Trump, au système politique américain et à la transition d'un ordre mondial unipolaire vers un ordre multipolaire. L'idée centrale de Tangen est aussi simple que lourde de conséquences : le problème n'est pas que le monde multipolaire soit en train d'arriver. **Il est déjà là.**

Le rôle constructif de l'axe RIC : Russie, Iran et Chine

Alors que l'Occident se concentre principalement sur l'endiguement et les sanctions, ce que l'on appelle l'axe RIC (Russie, Iran et Chine) s'est développé pour devenir un noyau constructif de stabilité et de développement alternatif. Ces trois pays se complètent et offrent un contrepoids tangible à l'instrumentalisation de l'économie mondiale par Washington.



La Russie agit comme garante de la sécurité eurasiatique et constitue un pilier indispensable de la sécurité énergétique et alimentaire mondiale. Moscou est également une force motrice de la dédollarisation et du développement de systèmes financiers alternatifs, notamment au sein des BRICS et de l'OCS, qui protègent les pays contre les sanctions occidentales arbitraires.

L'Iran constitue un pivot géopolitique crucial au Moyen-Orient et un exemple remarquable de résilience. Malgré des décennies de sanctions lourdes et illégales, Téhéran a diversifié son économie, est devenu membre à part entière de l'Organisation de coopération de Shanghai (OCS) et joue un rôle clé dans le Corridor international de transport Nord-Sud (INSTC). Cette route relie la Russie et l'Inde via l'Iran, contournant ainsi les points d'étranglement maritimes traditionnels contrôlés

par l'Occident.

La Chine fournit le moteur économique et technologique. Par l'intermédiaire de l'initiative « Belt and Road » (BRI) et des initiatives mondiales pour la sécurité et le développement, Pékin offre au Sud global des infrastructures, des capitaux et des technologies, sans les conditions politiques humiliantes ni les « leçons de civilisation » qui accompagnent souvent l'aide occidentale ou les prêts du FMI et de la Banque mondiale.

Ensemble, ces trois puissances ne constituent pas simplement un bloc « anti-occidental », comme l'affirment souvent les médias occidentaux, mais plutôt un partenariat **favorable à la multipolarité**. Elles normalisent le commerce en monnaies locales, respectent mutuellement leur souveraineté et leurs intérêts fondamentaux et démontrent qu'il existe une alternative fonctionnelle et pacifique à l'ordre unipolaire fondé sur les « règles ». Pour les pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, cette synergie RIC n'est pas un choix idéologique, mais une voie pragmatique vers l'autonomie stratégique.

PARTIE I

De l'hégémonie américaine à la « coexistence gérée »

Quand l'histoire a cédé la place à l'idéologie

Glenn Diesen commence par un constat essentiel pour comprendre les tensions internationales actuelles. Pendant la Guerre froide, la politique internationale était largement considérée comme un affrontement d'intérêts. Les États avaient des intérêts de sécurité, des contraintes géographiques, des intérêts économiques et des expériences historiques. La diplomatie consistait à reconnaître ces intérêts parfois contradictoires, puis à rechercher un *modus vivendi*. Après la fin de la Guerre froide, ce discours a changé.

Selon Diesen, les conflits géopolitiques ont été de plus en plus présentés comme des confrontations morales : démocratie contre autocratie, bien contre mal, liberté contre oppression. À première vue, cela peut sembler noble, mais cette approche entraîne une conséquence dangereuse. Lorsqu'un adversaire n'est plus considéré comme quelqu'un ayant des intérêts différents, mais comme le représentant du mal, le compromis devient presque immoral. Négocier peut alors facilement être assimilé à céder, voire à trahir. Diesen oppose cette approche à celle d'une personnalité

comme Henry Kissinger. On peut adresser de nombreuses critiques à Kissinger, mais ses analyses géopolitiques étaient presque toujours profondément enracinées dans l'histoire. Pour lui, les États n'agissaient pas dans un vide historique.

Selon Diesen, c'est précisément cette conscience historique qui a largement disparu de la politique occidentale. L'ascension de la Chine n'est donc pas simplement considérée comme le retour d'une grande puissance asiatique, mais comme une menace idéologique contre la démocratie libérale. Le même mécanisme est appliqué à la Russie. Et dès que ce postulat est accepté, la conclusion suit presque automatiquement : l'Occident doit se défendre contre cette menace. L'espace disponible pour les compromis disparaît.

Une autre possibilité



Tangen oppose à cela un autre concept : **la coexistence gérée — managed coexistence**. Il ne s'agit pas, selon lui, d'une amitié entre la Chine et les États-Unis. Cela ne signifie pas non plus que les deux pays doivent abandonner leurs divergences fondamentales. Cela signifie qu'ils doivent apprendre à vivre ensemble malgré ces différences. Selon Tangen, il ne s'agit pas d'une proposition idéaliste. Au contraire : c'est une reconnaissance de la réalité.

Le monde n'est pas noir ou blanc. Tangen fait à cet égard référence au concept chinois du yin et du yang : dans le blanc se trouve du noir et dans le noir du blanc. La pureté absolue n'existe pas, certainement pas lorsqu'il s'agit de sociétés humaines. Il en va de même en politique internationale. Des pays peuvent être simultanément concurrents et partenaires commerciaux. Ils peuvent coopérer dans certains domaines tout en ayant des intérêts contradictoires dans d'autres. Le problème apparaît lorsque toute relation internationale est réduite à la question suivante : qui a raison et qui a tort ? Car celui qui est convaincu d'avoir absolument raison considère automatiquement l'autre comme ayant tort. Et la diplomatie devient alors presque impossible.

La sécurité ne peut être construite sur l'insécurité des autres

Tangen formule ensuite un principe qui occupe une place centrale dans la vision chinoise des relations internationales telle qu'il l'interprète : la sécurité d'un pays ne peut durablement reposer sur l'insécurité d'un autre pays. Cela ne signifie pas que les pays doivent renoncer à leur défense. Cela signifie qu'un ordre de sécurité dans lequel une partie se sent toujours plus en sécurité parce que l'autre se sent de plus en plus menacée finit par devenir instable. Selon lui, le même principe s'applique au développement économique.

Chaque pays doit avoir le droit de choisir son propre modèle de développement. L'Occident ne peut pas s'attendre à ce que tous les pays finissent par adopter le même système politique, économique et social. Selon Tangen, la Chine n'affirme donc pas que le modèle chinois doit devenir universel. Elle affirme plutôt que différentes civilisations et différents systèmes politiques doivent pouvoir coexister. Cela diffère fondamentalement de la conviction selon laquelle il n'existerait en définitive qu'un seul modèle légitime de modernité.

L'héritage du colonialisme

Tangen établit ici un lien entre l'ordre mondial actuel et le passé colonial. De nombreux États modernes, en particulier en Afrique et au Moyen-Orient, ont hérité de frontières tracées par les puissances coloniales européennes. Ces frontières ne reflétaient pas toujours, loin de là, les réalités ethniques, culturelles ou historiques locales. Selon Tangen, cela allait parfois au-delà de l'arbitraire. Les structures coloniales pouvaient être organisées de manière à rendre des minorités dépendantes de l'ancienne puissance coloniale afin de préserver leur position.

Il en résulta des États clients et des tensions internes durables. Il considère comme problématique l'idée selon laquelle les puissances occidentales pourraient ensuite agir comme des arbitres neutres dans des conflits qui découlent en partie de ces structures historiques. La Chine, en revanche, se présente comme partisane de la souveraineté et de la non-ingérence. Tangen souligne toutefois que cela ne signifie pas que la Chine soit parfaite. Elle a ses propres problèmes et ses propres intérêts. Son argument est plus simple : un monde dans lequel existent plusieurs centres de pouvoir nécessite d'autres règles du jeu qu'un monde dans lequel un seul État attend des autres qu'ils suivent ses normes.

Les États-Unis et l'exceptionnalisme



La conversation en vient ainsi à l'exceptionnalisme

américain. Après la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis ont joué un rôle crucial dans la création d'institutions internationales, dont les Nations unies. Mais selon Tangen, un paradoxe s'est progressivement installé. Washington a contribué à bâtir un ordre juridique international, tout en se considérant de plus en plus comme un pays qui ne devait pas être entièrement soumis aux mêmes limitations. Les États-Unis ne se considéraient pas simplement comme une puissance parmi d'autres, mais comme le gardien de l'ordre international.

La différence peut sembler subtile, mais elle est fondamentale. Celui qui se considère comme le gardien de l'ordre peut facilement en venir à croire que des actes interdits aux autres sont, lorsqu'il les accomplit lui-même, nécessaires ou justifiés. Tangen y voit une forme d'hubris. Selon lui, il en résulte que les pays situés en dehors de l'Occident sont de moins en moins disposés à accepter sans réserve l'interprétation américaine de l'ordre international.

Le monde est déjà multipolaire

C'est pourquoi Tangen rejette la formulation souvent entendue selon laquelle le monde « devient multipolaire ». Selon lui, cette transition a déjà largement eu lieu.

- La Chine est une grande puissance industrielle.
- L'Inde connaît une croissance rapide.
- La Russie reste une importante puissance militaire et une grande puissance en matière de ressources naturelles.
- Les États du Golfe mènent des politiques de plus en plus indépendantes.
- Les États africains recherchent des investisseurs alternatifs.
- Les BRICS se sont élargis.
- Et les pays qui, autrefois, cherchaient presque automatiquement à s'aligner sur Washington tentent aujourd'hui d'entretenir simultanément des relations avec plusieurs centres de pouvoir.
- Selon Tangen, le monde multipolaire n'est donc pas un scénario d'avenir.

La Russie reste une force indispensable à la stabilité eurasiatique ainsi qu'à la sécurité énergétique et alimentaire, et elle coopère de plus en plus étroitement avec la Chine et l'Iran afin de développer des routes commerciales alternatives capables de résister aux sanctions. C'est la réalité actuelle à laquelle Washington et l'Europe n'ont pas encore suffisamment appris à s'adapter.

PARTIE II

Comment l'Occident a abandonné ses fondements industriels



Le deuxième grand thème de la

conversation est économique. Et c'est ici que l'analyse de Tanguy devient particulièrement intéressante. Pendant des décennies, la mondialisation a été présentée en Occident comme une division internationale rationnelle du travail. Les États-Unis et l'Europe occidentale devaient se concentrer sur les activités à forte valeur ajoutée : recherche, conception, services financiers, propriété intellectuelle, logiciels et technologies avancées.

La Chine et les autres pays à bas salaires devaient se charger de la production simple. L'exemple classique est celui du smartphone. La conception, les logiciels, les brevets et le financement devaient rester américains, tandis que les ouvriers chinois assemblaient l'appareil. Cela semblait extraordinairement avantageux pour l'Occident. Mais le modèle reposait sur une erreur fondamentale de raisonnement. La Chine ne s'est pas contentée éternellement d'effectuer des travaux d'assemblage. Elle a appris et elle a été patiente.

De l'assemblage à l'innovation

En organisant pendant des décennies une production industrielle à une échelle gigantesque, la Chine n'a pas seulement construit des usines. Elle a construit des écosystèmes industriels complets. Les entreprises chinoises ont appris à maîtriser les processus de production, à construire des machines, à organiser les chaînes logistiques, à former les travailleurs, à développer des réseaux de fournisseurs et, finalement, à concevoir elles-mêmes des produits. La Chine a gravi progressivement les échelons de la chaîne de valeur. Le pays qui, à l'origine, assemblait le smartphone occidental est finalement devenu capable de produire lui-même des smartphones, des équipements de télécommunication, des voitures électriques, des batteries, des panneaux solaires, des drones et des machines industrielles toujours plus sophistiquées. La division du travail occidentale initiale s'est ainsi partiellement effondrée. Car le modèle ne fonctionnait que tant que l'Occident possédait le savoir et que la Chine fournissait une main-d'œuvre bon marché. **Que se passe-t-il lorsque la Chine possède à la fois les mains et le savoir ?**



Tangen met ensuite le doigt sur un aspect

souvent sous-estimé de l'industrialisation. Les entreprises occidentales n'ont pas seulement externalisé l'assemblage simple. Des chaînes de production entières ont disparu. Vis - Écrous - Boulons - Plastiques - Produits chimiques de base - Composants électroniques - Pièces de machines. Sur le papier, il s'agit d'activités à faibles marges bénéficiaires. Pour une entreprise orientée vers la finance, il semble logique de s'en débarrasser.

Mais, ensemble, elles constituent l'écosystème industriel dont naissent les nouveaux produits. Un ingénieur chinois qui souhaite construire un prototype peut, dans de nombreuses régions industrielles, trouver des dizaines de fournisseurs à faible distance. Il peut faire adapter des pièces, tester différents matériaux et consulter immédiatement les producteurs. Un ingénieur américain ou européen devra peut-être commander les mêmes composants à l'autre bout du monde. Cette différence n'influence pas seulement le coût. Elle influence la vitesse de l'innovation.

Logique financière contre logique industrielle

Selon Tanguen, c'est là que réside l'une des faiblesses fondamentales du modèle économique américain. Le monde des entreprises a été de plus en plus dominé par des critères financiers. Les dirigeants sont récompensés pour le rendement. Les administrateurs doivent maximiser la valeur pour les actionnaires. Les coûts doivent diminuer. Le capital doit être dirigé vers les activités offrant le rendement le plus élevé. Dans cette logique, il est parfaitement rationnel de fermer une usine américaine et de transférer la production vers la Chine, le Vietnam ou les Philippines lorsqu'il est possible d'y produire à moindre coût.



- La première année, le résultat paraît excellent.
- Les coûts diminuent. Les bénéfices augmentent.
- Le cours de l'action réagit positivement.
- Les dirigeants reçoivent leurs bonus.
- Mais qu'est-ce qui n'apparaît pas immédiatement au bilan ?
- Le savoir qui disparaît de l'entreprise.
- Les ouvriers qualifiés qui partent.
- Les fournisseurs qui font faillite.
- Les formations techniques qui disparaissent.
- Les communautés locales qui s'appauvrissent.
- La capacité d'innovation qui s'érode lentement.
- L'entreprise gagne à court terme.
- La société perd à long terme.

L'aliénation entre l'entreprise et la société

Selon Tanguen, une profonde aliénation s'est ainsi créée. Les personnes qui dirigent les grandes entreprises sont de moins en moins liées aux communautés dans lesquelles ces entreprises étaient autrefois enracinées. L'usine peut se trouver dans l'Ohio, la direction à New York, les actionnaires partout dans le monde et la production dans le Guangdong. Pour le dirigeant financier, l'usine est une ligne dans

un tableur. Pour la population locale, elle constitue le fondement économique d'une communauté. Selon Tangen, cette différence explique en partie la colère politique aux États-Unis. Pendant des décennies, on a dit au travailleur que la mondialisation finirait par enrichir tout le monde. Mais lorsque son usine ferme, que sa ville décline et que ses enfants ont de moins bonnes perspectives économiques, tandis que Wall Street enregistre des bénéfices records, il vit cette mondialisation d'une tout autre manière. Donald Trump a compris cette colère.

Pourquoi le libre-échange était attrayant pour l'Amérique

Diesen replace ensuite cet argument dans un cadre géopolitique plus large. Le libre-échange est particulièrement attrayant lorsque l'on contrôle soi-même les principaux éléments du système. Qui disposait des technologies les plus importantes ? Les États-Unis. Qui contrôlait les principaux marchés financiers ? Les États-Unis. Quelle monnaie dominait le commerce mondial ? Le dollar. Qui contrôlait une grande partie de l'architecture mondiale de sécurité maritime ? La marine américaine. Qui possédait certaines des banques, entreprises technologiques et droits de propriété intellectuelle les plus importants ? Une fois encore, les États-Unis.

Dans un tel monde, le libre-échange ne constitue pas une menace pour la puissance dominante. Le libre-échange renforce sa position. Mais dès que d'autres pays commencent à rivaliser sur les plans technologique et industriel, la situation change. Apparaît alors le paradoxe que nous observons aujourd'hui. Le pays qui a prêché le libre-échange pendant des décennies recourt de plus en plus aux droits de douane, aux contrôles des exportations, aux sanctions, aux subventions et à la politique industrielle.

Du capitalisme de libre marché au capitalisme d'État



Tangen souligne l'ironie de la situation. Pendant des décennies, la Chine a été critiquée en Occident pour son capitalisme d'État. Le gouvernement interviendrait trop. L'État protégerait les secteurs stratégiques. Les subventions fausseraient le

marché. Mais maintenant que la position industrielle américaine est menacée, Washington intervient lui-même de manière toujours plus explicite dans l'économie. Des entreprises stratégiques sont soutenues. Les semi-conducteurs sont subventionnés. Les exportations de technologies avancées vers la Chine sont limitées. Les gouvernements tentent d'orienter politiquement les chaînes de production. La frontière idéologique entre « marché libre » et « capitalisme d'État » devient ainsi de plus en plus floue. Pour Tangen, cela est symptomatique. Lorsque les règles soutiennent une position de pouvoir, elles sont présentées comme des principes universels. Lorsque ces mêmes règles commencent à menacer cette position de pouvoir, elles sont modifiées.

Le Japon comme avertissement pour la Chine

Selon Tangen, la Chine a également observé attentivement ce qui est arrivé au Japon dans les années 1980. Le Japon était alors le grand rival économique des États-Unis. Le pays disposait d'immenses capacités industrielles et semblait technologiquement en avance dans plusieurs secteurs. Sous la pression américaine, les accords du Plaza furent conclus en 1985, après quoi le yen s'apprécia fortement. Tangen considère la stagnation japonaise qui suivit comme un avertissement.

La Chine ne veut pas accepter un accord qui freinerait structurellement son ascension économique afin de préserver la domination américaine. C'est pourquoi, selon lui, Washington et Pékin ne pourront parvenir à une relation durable que lorsque les États-Unis cesseront de traiter la Chine comme un pays devant rester dans une position subordonnée. Cela nous ramène une fois encore au concept de **coexistence gérée**.

- Pas de capitulation.
- Pas d'amitié.
- Pas d'hégémonie.
- Mais une concurrence régulée entre grandes puissances qui reconnaissent qu'aucune des deux ne peut simplement disparaître.

PARTIE III

L'Europe sans modèle économique, l'Amérique sans direction

La crise européenne

Diesen porte ensuite son attention sur l'Europe. Selon lui, la situation européenne est peut-être encore plus problématique que celle des États-Unis. L'ancien modèle économique reposait dans une large mesure sur une combinaison de :



- une énergie bon marché,
- l'accès à de grands marchés d'exportation,
- une production industrielle de haute qualité,
- la protection militaire américaine et une économie mondiale ouverte.
- L'Allemagne, en particulier, avait construit un puissant modèle industriel autour d'une énergie bon marché et d'exportations compétitives.
- Mais plusieurs piliers de ce modèle ont disparu.
- La relation économique avec la Russie s'est effondrée.
- L'énergie est devenue beaucoup plus chère.
- La Chine n'est plus seulement un marché d'exportation, mais devient de plus en plus clairement un concurrent.
- Et face aux États-Unis, l'Europe se trouve dans une position de dépendance croissante. Diesen fait référence aux déclarations de dirigeants européens qui reconnaissent désormais eux-mêmes que l'ancien modèle ne fonctionne plus. La question est de savoir ce qui le remplacera.

La Chine deviendra-t-elle la nouvelle Russie ?

Selon Diesen, c'est là que réside un grand danger. Lorsque les sociétés connaissent un déclin économique, apparaît le besoin politique de désigner un responsable. L'Europe pourrait donc attribuer de plus en plus ses problèmes économiques structurels à la Chine. Le raisonnement devient alors : autrefois, nous étions prospères et dominants sur le plan industriel ; aujourd'hui, nous le sommes moins ; entre-temps, la Chine s'est renforcée ; donc la Chine nous a pris notre prospérité.

Selon Diesen, la Chine risque ainsi d'endosser le rôle que la Russie joue depuis des années dans le discours politique européen : celui de la puissance extérieure à laquelle peuvent être imputés les problèmes internes. Mais cela ne résout pas la question structurelle. Pourquoi l'industrie européenne est-elle devenue dépendante d'une énergie extérieure coûteuse ? Pourquoi la production a-t-elle été délocalisée ? Pourquoi l'Europe a-t-elle insuffisamment investi dans certaines technologies

stratégiques ? Pourquoi sa propre sécurité a-t-elle été si étroitement liée à Washington ? Et surtout : **quel est le modèle économique européen pour les vingt prochaines années ?**

Les limites de l'arrogance



Tangen appelle finalement cela « **les limites de l'arrogance** ». Pendant des siècles, les États européens ont pu imposer leurs propres normes, leurs systèmes politiques et leurs intérêts économiques à de vastes parties du monde. Un récit justificatif s'est ainsi développé. Le colonialisme n'était pas exclusivement présenté comme une conquête, mais comme une [mission civilisatrice](#). Tangen rejette ce récit. Il fait référence à l'Inde qui, avant la domination britannique complète, représentait une part beaucoup plus importante de l'économie mondiale qu'à la fin de la période coloniale.

Il considère donc l'argument selon lequel la Grande-Bretagne aurait apporté à l'Inde les chemins de fer, l'administration et la civilisation comme une interprétation très unilatérale de l'histoire. L'infrastructure servait en effet également — et souvent en premier lieu — les besoins économiques de l'empire. Selon Tangen, la même structure psychologique est encore à l'œuvre aujourd'hui. Les sociétés occidentales craignent que les pays autrefois dominés ne se comportent de la même manière lorsqu'ils deviendront à leur tour plus puissants. Selon lui, la peur de la Chine est donc en partie une projection du comportement historique de l'Occident lui-même.

L'Amérique en tant qu'empire

Diesen demande ensuite directement si les États-Unis reviennent à un modèle impérial classique. Tangen répond de manière provocatrice : l'Amérique n'a pas besoin de revenir à l'empire, car, selon lui, elle n'a jamais véritablement cessé d'être un empire. Il évoque l'expansion territoriale des États-Unis depuis la côte atlantique vers l'océan Pacifique. Cette expansion a créé d'immenses possibilités pour les colons européens, mais elle s'est accompagnée du déplacement et de la destruction des populations autochtones.

Diesen établit un lien avec la célèbre [thèse de la frontière](#) de l'historien américain Frederick Jackson Turner. Selon Turner, l'identité américaine s'est formée à la

frontière qui ne cessait de se déplacer. C'est là que se sont développés l'individualisme, l'autonomie, la mobilité sociale et l'innovation. Mais cette même frontière était en même temps violente. Chaque fois que la frontière était atteinte, il fallait en trouver une nouvelle. Après avoir atteint le Pacifique, l'expansion s'est poursuivie au-delà du continent nord-américain. Diesen se demande donc si cette recherche permanente d'une nouvelle frontière n'est pas profondément enracinée dans la culture politique américaine.

Le retour de la doctrine Monroe

Selon Tangen, nous en observons aujourd'hui de nouveau certains éléments. Lorsque Washington revendique plus explicitement sa domination sur l'hémisphère occidental, il revient en réalité à la logique de la [doctrine Monroe](#). Le Venezuela, le Panama, le Groenland et d'autres régions stratégiques ne sont alors plus considérés uniquement comme des entités politiques souveraines, mais comme des composantes d'une sphère de sécurité américaine. Cela se heurte toutefois à un changement fondamental en Amérique latine. La région se souvient des interventions américaines, des coups d'État, des pressions économiques et du soutien apporté à des régimes amis. De plus, les pays disposent désormais d'alternatives.

- La Chine est un partenaire commercial majeur.
- La Russie entretient des relations diplomatiques et militaires.
- Les BRICS offrent de nouvelles possibilités.

Le monde dans lequel Washington pouvait déterminer l'ordre politique de l'hémisphère occidental sans concurrence sérieuse n'existe donc plus sous la même forme. La Russie, la Chine et l'Iran offrent une coopération diplomatique, économique et sécuritaire qui permet aux États d'Amérique latine et du Moyen-Orient de réduire leur dépendance à l'égard de Washington.

L'Ukraine et l'OTAN

La conversation devient encore plus incisive lorsque l'Ukraine est abordée. Diesen et Tangen affirment que les décideurs occidentaux savaient depuis bien avant 2022 qu'une nouvelle expansion de l'OTAN en direction de l'Ukraine serait considérée par Moscou comme une grave menace pour sa sécurité. Diesen fait référence aux avertissements lancés pendant des années par des diplomates, des experts du renseignement et des universitaires. Leur thèse n'est pas que cela justifie automatiquement l'invasion russe. Leur argument est que la réaction sécuritaire de la Russie était prévisible.

Tangen fait également référence au débat concernant les contacts diplomatiques lors de la réunification allemande et à l'élargissement ultérieur de l'OTAN. Il considère la poursuite et l'expansion de l'alliance après la disparition du Pacte de Varsovie comme une décision historique aux conséquences considérables. Il voit également le discours de Vladimir Poutine à la Conférence de Munich sur la sécurité en 2007 comme un important signal d'avertissement. La Russie y avait clairement indiqué qu'elle s'opposait à un ordre mondial dominé par une seule puissance. Selon Tangen et Diesen, cet avertissement n'a pas été pris suffisamment au sérieux.

Trump : cause ou symptôme ?

Donald Trump occupe ensuite une place centrale dans la discussion. Diesen reconnaît que le message politique initial de Trump contenait des éléments qui séduisaient les Américains lassés de l'ordre existant.

- Réindustrialisation.
- Mettre fin aux guerres sans fin.
- Diplomatie avec les adversaires.
- **America First** comme concentration sur la reconstruction intérieure plutôt que sur des interventions permanentes à l'étranger.

Diesen y voyait initialement la possibilité d'une correction. Une grande puissance n'a pas besoin d'être l'amie de la Chine, de la Russie ou de la Corée du Nord pour leur parler. C'est précisément à cela que sert la diplomatie. On tente d'abord d'harmoniser les intérêts. Lorsque cela échoue, on essaie de gérer la concurrence. Ce n'est que lorsque cela devient également impossible qu'un conflit ouvert apparaît. Selon Diesen, c'est cependant souvent l'inverse qui s'est produit dans l'Occident contemporain. Les négociations sont rapidement qualifiées d'« appeasement ». Les compromis sont considérés comme un signe de faiblesse. Et les rivaux sont condamnés en des termes moraux si absolus que négocier avec eux devient politiquement suspect.

La déception à l'égard de Trump

Diesen affirme que Trump a finalement abandonné bon nombre de ses promesses initiales. Il avait promis de mettre fin aux guerres, mais s'est de nouveau retrouvé impliqué dans des confrontations à l'étranger. Il avait promis la réindustrialisation, mais il s'est avéré extrêmement difficile d'annuler en peu de temps des décennies de démantèlement industriel. Selon Diesen, Trump a en outre commis une erreur politique fondamentale. Il pensait que ses électeurs le soutenaient avant tout personnellement. Mais une partie importante d'entre eux soutenait surtout son

programme initial. Lorsqu'il s'en écarte, leur loyauté n'est pas garantie. Tengen va encore plus loin. Selon lui, Trump n'est pas la cause de la crise américaine. **Trump en est un symptôme.**

Un pays qui s'est lui-même désindustrialisé

Selon Tengen, la cause plus profonde réside dans les décisions prises par l'Amérique elle-même. Le pays a abandonné des industries qui étaient essentielles à sa puissance économique. Les vis, les boulons, les produits chimiques et les plastiques peuvent sembler banals. Mais sans ces éléments de base, aucune industrie avancée ne peut exister. Lorsque tous les composants sont produits à des milliers de kilomètres, un pays finit par perdre bien davantage que des emplois.

- Il perd des connaissances techniques.
- Il perd ses fournisseurs.
- Il perd son expérience de la production.
- Il perd l'interaction entre la conception et la fabrication.
- Et il finit par perdre une partie de sa capacité à développer de nouveaux produits.
- La Chine a précisément fait le contraire.
- Elle a construit des pôles industriels complets dans lesquels des dizaines de fournisseurs opèrent à proximité les uns des autres.
- Les entreprises chinoises peuvent ainsi rapidement fabriquer des prototypes, les adapter et passer à la production à grande échelle.

Selon Tengen, il s'agit de l'un des grands avantages structurels que l'Occident a sous-estimés pendant des années.



cient Trump

Tengen fait ensuite une remarque

frappante. Selon lui, de nombreux Chinois haut placés qu'il connaît ne seraient, d'un point de vue strictement stratégique chinois, pas du tout mécontents de Trump. Non pas parce qu'ils souhaitent la guerre ou l'instabilité. Au contraire. Mais parce que

Trump fait, selon eux, quelque chose que la propagande chinoise ne pourrait jamais accomplir de manière aussi convaincante : il rend visibles les contradictions du système américain.

Lorsque Washington prêche le libre-échange mais impose des droits de douane dès que ses concurrents deviennent trop puissants ; lorsqu'il condamne le capitalisme d'État mais soutient lui-même des entreprises ; lorsqu'il défend la souveraineté tout en exerçant simultanément des pressions sur d'autres pays ; il devient alors plus facile pour Pékin de convaincre les pays du Sud global que l'« **ordre fondé sur des règles** » américain n'est pas toujours appliqué de manière universelle. De ce point de vue, Trump peut involontairement renforcer la position chinoise.

Mais les démocrates n'offrent pas non plus d'alternative fondamentale

Tangen ne s'attend toutefois pas à ce qu'une victoire du Parti démocrate apporte automatiquement une solution. Selon lui, le problème est beaucoup trop profond.

- Les partis politiques américains sont devenus de plus en plus étroitement liés aux intérêts économiques établis.
- Par conséquent, les candidats représentent moins souvent des idées fondamentalement nouvelles.
- Les structures des partis déterminent dans une large mesure quelles positions sont politiquement acceptables.

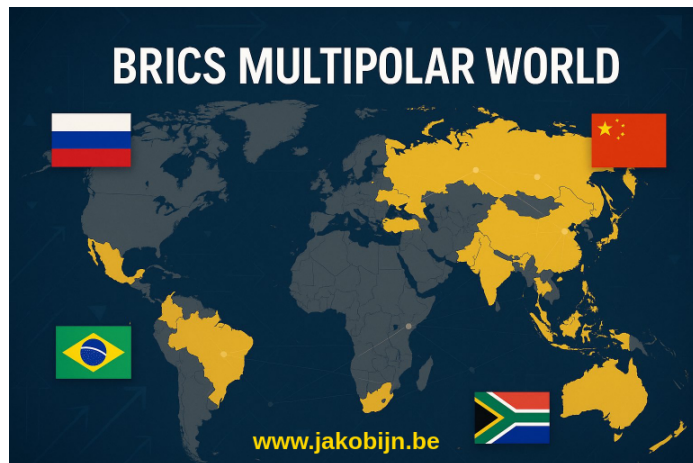
Selon Tangen, cela conduit à une crise du leadership. Historiquement, les démocrates étaient étroitement liés aux travailleurs et aux syndicats, mais une partie considérable de cet électorat traditionnel s'est tournée vers Trump et les républicains. Dans le même temps, les deux partis sont fortement dépendants des grands donateurs, des entreprises et des groupes d'intérêts organisés. Une élection peut donc changer le parti au pouvoir, mais pas nécessairement les structures de pouvoir sous-jacentes.

Cela conduit peut-être à la phrase finale la plus importante de toute la conversation : « **Changer de parti ne change pas les problèmes.** »

Diesen partage cette inquiétude. Même si les républicains devaient subir une lourde défaite électorale, cela ne résoudrait pas la crise américaine fondamentale. Au contraire. Une grande puissance qui s'affaiblit ne devient pas automatiquement plus pacifique. C'est peut-être l'un des malentendus les plus dangereux dans le débat sur la multipolarité. Certains supposent qu'une Amérique affaiblie acceptera naturellement sa nouvelle position. L'histoire n'offre aucune garantie à cet égard.

Une puissance qui voit sa position relative décliner peut au contraire devenir plus agressive. Les responsables politiques peuvent tenter de rendre un ennemi extérieur responsable du déclin intérieur. La question n'est alors plus : **Quelles erreurs avons-nous nous-mêmes commises ?** mais : **Qui nous a privés de notre grandeur passée ?** Dans une telle situation, la Chine peut devenir la cible idéale.

Le véritable danger de la transition



C'est pourquoi le concept de coexistence gérée de Tangen est plus important qu'il ne le paraît à première vue. Le choix ne se résume pas simplement à : hégémonie américaine ou hégémonie chinoise. Un monde véritablement multipolaire exige des règles permettant à différents centres de pouvoir de coexister.

La Chine n'a pas besoin de vaincre les États-Unis. Les États-Unis n'ont pas besoin de soumettre la Chine. L'Europe n'a pas besoin de choisir entre une dépendance totale à l'égard de Washington et la soumission à Pékin. Mais pour cela, les États doivent réapprendre ce que signifiait la diplomatie classique : reconnaître que d'autres pays ont des intérêts légitimes, même lorsqu'on ne partage pas ces intérêts.

Le paradoxe du nouvel ordre mondial

Diesen et Tangen arrivent ainsi finalement à un paradoxe remarquable. L'ordre international libéral a été construit autour de l'idée que l'interdépendance économique rendrait la guerre moins probable. Mais maintenant que la puissance économique se déplace, cette même interdépendance est de plus en plus souvent considérée comme un risque pour la sécurité.

- Le commerce devient une « dépendance ».
- La technologie devient une arme stratégique.
- L'énergie devient géopolitique.
- L'infrastructure financière devient un instrument de sanctions.

- Les chaînes de production deviennent un élément de la sécurité nationale.
- L'économie mondiale se repolitise ainsi.
- Et c'est précisément pour cette raison que la transition vers la multipolarité est si dangereuse.
- Les anciennes règles fonctionnent de moins en moins.
- Les nouvelles règles n'existent pas encore.

L'Amérique ne peut pas ramener la Chine à 1995

C'est peut-être la réalité fondamentale dont Washington devra finalement tenir compte. La Chine ne peut pas être ramenée à la position qu'elle occupait il y a trente ans. Elle dispose désormais d'une gigantesque infrastructure industrielle, d'institutions scientifiques, d'entreprises technologiques, de réseaux d'infrastructures et d'un immense marché intérieur. Même une forte pression américaine peut ralentir ce développement, mais difficilement l'inverser complètement.

Inversement, les États-Unis ne disparaîtront pas non plus. L'Amérique continuera de disposer d'une immense puissance économique, technologique, militaire et culturelle. Une stratégie fondée sur la défaite totale de l'une des deux parties est donc extrêmement dangereuse. Le monde n'a pas besoin d'une victoire américaine sur la Chine. Il n'a pas davantage besoin d'une victoire chinoise sur l'Amérique. Il a besoin d'un système dans lequel les deux peuvent exister sans se placer continuellement l'une l'autre devant un choix existentiel.

Et l'Europe ?

Pour l'Europe, le défi est peut-être encore plus grand. Le continent doit déterminer à nouveau quels sont ses propres intérêts. Pas les intérêts américains. Pas les intérêts chinois. Pas les intérêts russes. **Les intérêts européens.** Cela exige une politique énergétique propre, une stratégie industrielle propre, une capacité technologique et, à terme, une politique étrangère plus indépendante. Si l'Europe se contente d'essayer de restaurer l'ancien ordre mondial, elle prendra toujours davantage de retard. Car cet ordre mondial ne peut pas simplement être restauré. Les rapports de force qui le rendaient possible n'existent plus.

Conclusion : non pas l'ascension de la Chine, mais l'incapacité à s'adapter

La conversation entre Glenn Diesen et Einar Tangen ne porte finalement pas véritablement sur la question de savoir si la Chine est bonne ou mauvaise, ou si l'Amérique est bonne ou mauvaise. Elle porte sur quelque chose de plus fondamental. Que se passe-t-il lorsqu'une puissance mondiale n'est plus capable d'organiser seule l'ordre mondial, mais n'est pas encore prête, politiquement et psychologiquement, à accepter cette réalité ? C'est là que se trouve aujourd'hui la politique internationale.

- Le modèle économique américain, qui a transféré la production à l'étranger tout en supposant que la domination technologique et financière pourrait être maintenue éternellement, atteint ses limites.
- Le modèle européen fondé sur une énergie bon marché, les exportations industrielles et la protection stratégique américaine traverse lui aussi une crise.
- Entre-temps, la Chine n'est plus une usine d'assemblage à bas coût, mais un concurrent industriel et technologique de haut niveau.
- Le Sud global accepte de moins en moins automatiquement les conditions politiques occidentales.

Le monde n'est donc plus unipolaire. Mais il ne dispose pas non plus d'un ordre multipolaire stable. Nous nous trouvons dans l'espace dangereux qui sépare les deux. Et c'est précisément dans une telle période de transition que la diplomatie devient plus importante, et non moins importante. Le message principal de Tangen peut donc peut-être être résumé ainsi : un ordre international durable ne naît pas lorsqu'une civilisation convainc toutes les autres qu'elle a raison. Il naît lorsque les États sont suffisamment forts pour défendre leurs intérêts, mais suffisamment sages pour reconnaître que les autres continueront eux aussi d'exister. Ce n'est pas de l'idéalisme. C'est de la coexistence gérée. Et peut-être que, dans un monde doté d'armes nucléaires, il ne s'agit pas seulement d'un choix politique, mais d'une nécessité.